

D'après la poésie de Zhukovsky, Op. 116

1. Au temps où tu m'aimais

Au temps où tu m'aimais, en plaisirs, en extases,
tel un captivant rêve s'écoulait ma vie.
Mais tu m'as oublié, où est ma joie, ce spectre ?
Hélas, pour moi la joie était dans ton amour.

Au temps où tu m'aimais, tu inspirais mon chant,
mon âme à ta louange consacrait sa vie.
Mais tu m'as oublié, mon don fugace est mort :
Hélas, pour moi mon art était dans ton amour.

Au temps où tu m'aimais, de dons et de bienfaits
dans ta pauvre maison ma main te gratifiait.
Mais tu m'as oublié, ton cœur est sans pitié !
Hélas, pour moi la grâce était dans ton amour !

2. Une fleur

Ephémère beauté des champs,
petite fleur fanée et toute seule,
tu as été privée de tes appâts,
par la main du cruel automne.

Hélas ! Notre lot est le même,
et nous oppresse un même sort :
une petite feuille t'a quittée –
de nous s'envole la gaieté.

Chaque jour nous est retiré,
ou bien un rêve, ou un plaisir.
Et chaque heure l'égarement
Cher à nos cœurs s'anéantit.

Vois, il n'est pas d'enchantement :
l'étoile de l'espoir s'éteint...
Hélas ! La vie ou la lumière,
qui s'envole plus vite au monde ?

3. Le voyageur

Au jour encor de mon printemps ;
j'ai fui la maison paternelle ;
tout étant oublié pour moi,
et ma famille et mes amis.

Dans l'humble chasuble d'errant,
le cœur simple, comme un enfant,
j'ai choisi pour chemin la route,
la foi seule j'avais pour guide.

Et dans l'espoir, la certitude,
que le tour ne serait pas long,
« - Errant, écoute : prends patience !
Tout droit, tout droit, vers l'Orient.

Tu verras de merveilleux temples,
tu entreras au sanctuaire ;
là-bas dans les cieux éternels
tu obtiendras les biens terrestres. »

Le matin s'apparente au soir,
le soir au matin a fait place ;
l'inconnu demeure caché,
j'ai cherché, je n'ai pas trouvé.

Là-bas, j'ai découvert des gouffres ;
Là d'immenses chaînes de crêtes ;
j'escaladais des pics abrupts,
jetais des ponts sur des cascades.

Soudain devant moi la rivière,
l'eau m'entraîne vers l'Orient ;
je vois le courant ballotter,
près de la rive, une barque.

Dans l'espoir, dans l'agitation,
alors je m'abandonne aux vagues ;
dans l'ailleurs je mets mon bonheur ;
là-bas je vois ce qui m'est cher !

Ah ! Dans l'océan inconnu
ma pauvre barque s'est trouvée ;
le lointain reste dans la brume ;
la rive, invisible et lointaine.

Et toujours au-dessus de moi
comme aujourd'hui ne se fendra
avec la terre le ciel clair...
« là-bas » ne sera plus « ici ».

4. L'anneau

L'anneau de mon amie, je l'ai perdu en mer ;
et avec mon anneau se noie ma joie terrestre.
Elle a dit, me l'offrant : « Porte le, n'oublie pas :
Tant que tu as l'anneau, sois sûr que je suis tienne ! »

J'ai rincé le filet dans l'eau à mal escient ;
l'anneau plongeait dans l'eau ; j'ai cherché, mais où donc ?
Depuis, comme étranger, je viens : pas un regard !
Depuis mon bonheur gît tout au fond de la mer !

Ô vent de minuit, lève-toi, sois mon ami !
Saisis au fond l'anneau, qu'il roule sur le pré.
Hier j'étais en pleurs, elle eut pitié de moi !
Et comme auparavant ses yeux s'illuminèrent !

Près de moi s'asseyant, elle m'a pris la main.
Elle a voulu parler, mais elle n'a pas pu !
A quoi bon ta caresse ! A quoi bon ton salut !
C'est l'amour, que je veux... L'amour, je n'en ai pas !

Cherche qui veut en mer pour pêcher l'ambre riche...
pour moi, c'est mon anneau, que je veux, et l'espoir.

5. Le destin (poème sans rime)

Tête claire, sur de lourdes jambes de plomb,
parmi nous marche le destin !
Homme, marche tout droit, et avec hardiesse !

Si effrayé par lui, tu tombes à ses pieds...
s'il marche de sa jambe lourde contre toi,
tu seras dans la fange piétiné !

Si en le rencontrant tu ne baisses les yeux
et d'un calme regard tu fixes son visage
toi-même du visage tu t'éclairciras.

6. Un prisonnier à un papillon de nuit qui vole dans sa cellule

D'où viens-tu donc, habitant de l'éther ?
Dis, visiteur inattendu des cieux,
Quel zéphyr t'a conduit
dans ma triste cellule ?

Hélas ! de l'aube la chère lueur
ne parvient pas jusqu'à l'ombre des voûtes ;
l'horreur règne en ce gouffre,
de joie, là, point de trace !

Combien m'est douce ton apparition !
Sans doute, d'en-haut mon cher invité
Tu entendis du miséreux la plainte –
La compassion t'a poussé à venir.
Hélas ! par le chagrin tuée
mon âme en toi a vu le monde entier,
un vif espoir est né
pour le forçat, par toi, dans sa cellule.

Les verrous en fer cèderont –
mes enfants, ma femme, les cieux,
ma chère patrie, les bois, les collines,
de nouveau je verrai.

Mais quoi ? J'ai fait du bruit avec ma chaîne ;
Le fantôme charmant a disparu...
L'hôte de l'éther a pris son envol...
Attends ! mais lui, déjà s'est échappé.

Vole vers la liberté dans les champs,
fuis ce gouffre profond ;
de ton printemps jouis vite –
il n'est d'autre printemps !

vite, grâce créée !
Les champs de soie t'appellent,
tes souhaits seront tes chaînes ;
et ta prison, les cieux.

7. Nuit

Déjà le jour par lassitude
s'est couché vers les eaux rougeâtres,
l'azur des voûtes s'assombrit,
une ombre fraîche se répand ;
et en paix la nuit silencieuse
s'en vient par la route éthérée,
et l'Hespéride la précède
avec sa merveilleuse étoile.

Descend, ô céleste, vers nous,
avec ton voile ensorceleur,
la coupe d'oubli qui guérit,
donne aux cœurs épuisés la paix,
par ta paisible apparition,
et par ta chanson qui endort,
à l'âme rongée de chagrin,
comme la mère endort l'enfant.

8. Une feuille

De l'amical branchage séparée,
dis-moi, petite feuille solitaire,
Où t'envoies-tu ? « - Je ne sais moi-même,
mon chêne natal l'orage a brisé ;
depuis, par les vallées et les montagnes,
par les caprices du hasard portée,
je vais là où m'envoie la destinée,
là-même où va la feuille de laurier,
et la légère feuille de la rose. »

9. Chanson du pauvre

Où incliner ma tête, orphelin que je suis ?
Ah, une fois avec joie voir de Dieu le monde !

Et j'ai été heureux, jadis, dans ma famille ;
mais l'affliction me suit, depuis leurs funérailles.

Ceints de leurs parcs je vois les châteaux des seigneurs...
Au loin passe ma route, avec soucis et peines.

Je ne fuis les chanceux, mes larmes sont muettes ;
aux heureux de tout cœur je dis : « Que Dieu vous garde ! »

O Dieu bon, oublié je ne le suis de toi :
de ta miséricorde à tous la source s'ouvre.

Chaque village abrite un temple à croix brillante ;
une douce prière, un autel accessible.

Lune et soleil m'éclairent, le couchant me charme,
Et dans le son des cloches, je parle avec toi.

Je sais qu'il y aura au ciel un bon banquet,
là, j'aurai une place et pourrai festoyer.

10. A.S. Pouchkine (poème sans rime)

Immobile il gisait, ses bras comme abaissées
Par un rude labeur. Sa tête un peu penchée,
longtemps je l'ai veillé, regardant fixement,
droit dans ses yeux éteints ; ses yeux étaient fermés,
ses traits m'étaient si familiers, et l'on voyait
ce qu'ils exprimaient, jamais de toute sa vie
nous ne l'avions vu. Ni brûlé par la Muse,
ni par une flamme, ni par un trait d'esprit !
Non ! Non !
Mais quelque idée profonde, une idée mystérieuse
semblait le posséder : je devinais qu'en lui,
en ce moment une vision se déclarait,
et s'ouvrait à lui, je voulus lui demander : « - Que vois-tu ? »

« *Esclave de rêves tourmentés* » (Baratynski)

Avec quelle force, et en peu de jours,
tu réussis à vivre et ressentir !
Dans la flamme agitée des passions,
si terriblement tu t'es consumée,
esclave de cauchemars tourmentés !

Dans la tristesse du vide de l'âme,
que peux-tu donc encore désirer ?
Tu pleures comme Marie-Madeleine,
et tu ris aux éclats comme une ondine !
Esclave de cauchemars tourmentés !

Traductions de Michel Maximovitch & Frédéric Albou